



ROBERT PATTE

LE CRIME DE LA RUE DE L'ORIENT MAI 68

SÉRIE : LE NID DE L'AIGLE



Chapitre I

La Rentrée Universitaire 1967-1968

- Salut Martin, comment vas-tu ?
- Bien, et toi ?
- Bien, mais un peu triste.
- Pourquoi ?
- Parce que les vacances sont terminées.
- Moi, je commençais à m’ennuyer. Il me tardait de revoir les copains. Où étais-tu ?
- En Italie. A Santa-Margaritta. C’est super ! Nous champions avec des amis. Les hôtels étaient hors de prix pour nous.
- Paraît-il que les Italiennes sont très belles.
- Exact ! C’est d’ailleurs pour ça que je suis triste.
- Parce que les Italiennes sont très belles ? Tu les préfères laides ?
- Mais non idiot ! Parce que je suis tombé amoureux de l’une d’entre elles et que j’ai dû la quitter.

– Sacré Sacha ! Tu ne changeras jamais. Tu la reverras ?

– Oui. Enfin je pense que oui. A moins qu'elle ne change d'avis. Elle doit venir chez une tante à Toulouse passer la Noël.

– A moins que toi tu en aies rencontré une autre, et que tu sois à nouveau tombé amoureux.

– Une Italienne ?

– Pourquoi pas ? Ou une Toulousaine, ou une Espagnole ou...

– De quoi parlez-vous ? Bonjour les amis !

– Bonjour Lionel, répondent les deux garçons en même temps. Nous parlons des vacances, précise Martin.

– Excellent sujet de conversation, répond le nouvel arrivant. Où es-tu allé Martin ?

– Je suis allé passer une semaine sur la presqu'île de Quiberon en camping-car avec ma famille. Et toi ?

– Je suis resté dans notre ville rose. Mais j'ai vadrouillé à bicyclette. J'ai rencontré une Niçoise qui passait ses vacances chez sa marraine à Toulouse.

– Elle est toujours là ?

– Oui, mais elle rentre dimanche à Nice.

– Tu ne la reverras plus ?

– Ben, vois-tu il est possible qu'elle vienne travailler dans notre ville qui lui plaît beaucoup.

– La ville ou toi ? Qu'est-ce qu'elle fait comme travail ?

– Elle est employée de banque. Je ne crois pas lui déplaire.

– Mazette ! Tu ne te mouches pas dans la manche ! Elle te renseignera pour organiser un hold-up !

Ils rient tous de bon cœur. Ainsi se poursuit la conversation entre les trois étudiants de troisième année de Psychologie dans la cour de l'Université de Lettres à Toulouse, rue de l'Université, lors de la rentrée universitaire de 1967. L'heure de prendre place dans les amphithéâtres a sonné si je peux m'exprimer ainsi, et le petit groupe s'engouffre dans les couloirs de la grande maison dans laquelle on entre plus facilement qu'il y a quelques années. Dans les années soixante par exemple, après l'obtention du Baccalauréat, les prétendants aux études supérieures devaient prouver leurs capacités et leur motivation en accomplissant deux années au maximum de propédeutique, sorte de couloir, comme son nom l'indique conduisant à l'entrée de l'Université à condition, pour en franchir le pas de porte, d'avoir avec succès passé l'examen final. Celui qui avait échoué voyait à jamais cette porte se fermer pour lui. Cette époque appartient au passé. En effet, en même temps que disparaît propédeutique, la Psychologie entre de plein droit en faculté comme toutes les autres sciences. Que de changements ! Les étudiants sont nombreux à choisir cette discipline aujourd'hui. Près de quinze cents pour l'année de licence dit-on.

L'amphithéâtre bourdonne, plaisante gentiment, occupé par des étudiants sérieux, studieux, les cheveux courts pour les garçons en complets et cravates, longs pour les filles en robes ou jupes et chemisiers. La porte s'ouvre, le professeur paraît, en complet veston, cheveux taillés courts et cravate. Il donne l'exemple. Tous se lèvent pour le saluer, car, tout un amphi qui dirait bonjour Monsieur, ferait beaucoup trop de bruit. Le mouvement est moins sonore que la voix. Le professeur les salue à son tour et leur demande de s'asseoir. Il commence son cours de psychologie sociale. Mais ses auditeurs ne le sentent pas dans son état normal. Peut-être a-t-il des ennuis familiaux ? Il s'arrête tout à coup, et les prend à partie agressivement.

– Vous dormez ou quoi ? Je pose des questions et personne ne répond. Vous m'écoutez certes bien sagement ! Vous n'en avez pas assez d'être dirigés par un maître ? D'écouter sans intervenir ? De toujours être d'accord avec votre supérieur hiérarchique ? Vous n'en avez pas assez des cours magistraux ? Êtes-vous des moules cuites la bouche béante, attendant d'être mangées ? Secouez-vous bon Dieu ! Un peu de nerf ! Vous ne pouvez pas continuer comme ça, comme des esclaves ! Et puis nous travaillons dans la poussière, comme si l'Université ne pouvait pas payer des femmes de ménage ! Avec tout l'argent que vous lui donnez et le peu qu'elle nous verse à nous les professeurs !... Nous vivons dans l'immobilisme. Il

faut que ça change ! Il nous faut une société qui bouge ! Une société en perpétuel changement, en constante révolution...

Les étudiants abasourdis d'entendre un tel discours l'écoutent en effet et le regardent en ouvrant des yeux ronds.

– Qu'est-ce qu'il raconte ? demande Martin à Sacha.

– Je ne sais pas. J'ai vu la femme de ménage ce matin. Elle nettoyait comme tous les jours et enlevait la poussière. Il a dû se disputer avec sa femme. Peut-être qu'elle ne fait pas le ménage.

– Il n'est pas marié.

– Alors avec sa maîtresse.

– S'il en a une !

– Alors avec sa mère.

Le professeur, bon gré mal gré, assume enfin son cours. Il quitte l'amphi sans mot dire. Les étudiants échangent des propos, les uns expriment leur étonnement au sujet du comportement de l'enseignant, d'autres restent impassibles et un petit groupe pense qu'il a raison.

Les autres cours se déroulent sans incident particulier. La fin de la matinée arrive. Les scooters pétaradent dans la rue, les mobylettes se mêlent au vacarme, les filles et les garçons se déchaînent, rient, s'interpellent à distance, puis tout à coup, le silence.

Tous les jours, du lundi au vendredi soir, les habitants de la rue de l'Université assistent au même

scénario. Mais les étudiants en ce temps-là leur sont sympathiques comme à tous les Toulousains et ils pardonnent la fougue de leur jeunesse. S'ils en rencontrent dans la rue vendant des journaux de leur cru, ils leur en achètent un, avec toujours sur les lèvres un mot gentil. Chaque fin d'année ils regardent avec bonhomie leur traditionnelle farandole après les examens : tous marchent et chantent en file indienne en se tenant par les épaules.

Les jeunes de la rentrée 1967, en ces journées étranges, ne reconnaissent plus leur Faculté. Il y règne une drôle d'atmosphère malsaine, faite d'agitation, de va-et-vient, un mouvement confus de personnes qui entrent et sortent. De grandes feuilles poussent sur les murs, sur lesquelles on voit des visages d'auteurs comme ceux d'E. Zola, J.J. Rousseau... puis le calme revient. Après les vacances de Noël, la confusion va grandissant, un professeur sur trois sèche les cours, le désordre s'instaure peu à peu, le syndicat étudiant organise des assemblées, les affiches se multiplient sur les murs, des slogans : « Université nouvelle ! », « A bas les cours magistraux ! », « Vive la liberté ! », « On s'ennuie dans cette société bourgeoise ! », « A bas les tabous, l'austérité !!! ». La fièvre de la Faculté de Lettres monte de mois en mois, de jour en jour, d'heure en heure, gagne la Faculté de Droit située tout à côté. Seule la Faculté des Sciences à Rangueil reste incorruptible. Progressivement au désordre succède l'anarchie. Les organisateurs viennent chercher dans

les amphis les étudiants qui assistent aux cours donnés par de rares professeurs, les autres s'étant mis en grève, et les obligent à les rejoindre dans les « Assemblées générales ». Ils bousculent et maltraitent les professeurs qui résistent. Tel que celui-ci pratiquement aveugle en psychopathologie et que ses élèves défendent. Les posters de Che Guevara et de Trotski remplacent ceux d'E. Zola et de J.J. Rousseau. En Mars, l'agitation s'amplifie, quelques étudiants du syndicat disent qu'il faut suivre le mouvement de la faculté de Nanterre.

Ce jour-là, nous sommes vers la fin Avril 1968, Martin, Sacha, Lionel, en compagnie de trois de leurs amies étudiantes comme eux : Elodie, Claude et Sylvie, propulsés par les meneurs vers le grand amphi comme leurs autres condisciples, sont obligés de suivre le mouvement.

Arrivés dans la salle, on leur impose de s'asseoir et d'écouter la conférence en silence.

– Que veulent-ils de nous ? demande Sylvie à Martin.

– Je l'ignore. Nous sommes bien placés pour le savoir.

– J'ai dit silence ! lance l'un des dirigeants. Nous allons vous parler de deux grands hommes de l'histoire. Mais tout d'abord, avec le syndicat, nous avons décrété la grève de la Fac. Que ceux qui sont contre lèvent la main.

Personne ne lève la main et pourtant les trois quarts et plus n'approuvent guère ce qui se passe. Seulement ne connaissant pas les tenants et les aboutissants de ce charivari, chacun est prudent, sur ses gardes, ne voulant pas se faire remarquer par peur des représailles.

– Nous allons maintenant vous parler du Che. Je parie que vous ne savez pas qui c'est ? Vous l'avez en poster dans l'entrée de la Fac. Homme politique d'Amérique du Sud, Ernesto Guevara est né à Rosario région de Valle Grande en 1928. Frère, médecin et compagnon de Fidel Castro de 1956 à 1959, il cherche à développer des foyers révolutionnaires en Amérique latine et participe à la guérilla bolivienne au cours de laquelle il trouve la mort en 1967. L'année dernière donc, et, cette année, nous nous rallions à sa cause, nous lui rendons les honneurs. Il n'avait que trente-neuf ans. Il n'a pas hésité à s'engager pour la liberté, c'est un héros de la révolution. Il nous a donné l'exemple ne l'oubliez jamais.

– Ils veulent nous intoxiquer, nous endoctriner pour faire la révolution, ils croient que nous ne connaissons pas les carnages qu'il a menés avec son frère ? demande Lionel à Sacha qui n'a pas le temps de lui répondre, le « conférencier » reprenant son discours :

– Voici un autre modèle de la révolution que vous ne connaissez sûrement pas non plus. Lev Davidovitch Bronstein, dit Trotski est né à Ianovka en

Ukraine en 1879. Etudiant en Mathématiques, puis en Droit, il est arrêté pour son activité révolutionnaire en 1898 à l'âge de dix-neuf ans. Déporté en Sibérie en 1900, il s'évade et rejoint à Londres, Lénine et Martov. Il préside le Soviet de Saint-Petersbourg pendant la révolution de 1905. Arrêté une nouvelle fois, il s'échappe et vit en exil à partir de 1907, principalement à Vienne. Il revient en Russie en Mai 1917, en Août il rallie les bolcheviks. Il devient l'un des organisateurs de la révolution d'Octobre. Commissaire du peuple lors de la guerre de 1918-1925, il fonde l'Armée rouge et la dirige pendant la guerre civile de 1918 jusqu'en 1920. A partir de 1925, il dénonce le pouvoir grandissant de Staline et s'oppose à la « construction du socialisme dans un seul pays » au nom de la « révolution permanente ». Relevé de ses fonctions de 1925 à 1927, il est exilé à Alma-Ata en 1927, puis expulsé du territoire soviétique en 1929. Il s'installe en France de 1933 à 1935, en Norvège, puis au Mexique en 1936. Il fonde la IVème internationale en 1938. Il est lâchement assassiné en Août 1940 à l'instigation de Staline. Voici cet autre héros de la révolution qui doit servir de modèle pour instaurer la Révolution Permanente, seule porteuse de vie. La jeunesse s'ennuie dans ce monde trop calme chargé de morale, véritable carcan. Le mouvement, le changement perpétuel nous enrichira à tous. Dans l'avenir, nous vous présenterons d'autres hommes remarquables, tels que

Lénine, Karl Marx, Mao Tsé-toung, ce nouveau sage Chinois et nous vous enseignerons son « Petit livre rouge ».

– Mao Tsé-toung, un sage ? Non mais ils sont fous ces gars-là, c'est un dictateur, un autre révolutionnaire, un autre sanguinaire, dit Sacha indigné. J'en ai que foutre moi, de Ernesto Guevara, de Trotski, de Lénine, de Karl Marx, de Mao Tsé-toung...

– Quelqu'un a quelque chose à dire, n'est pas d'accord ? Tant mieux ! Ici on dit tout ce que l'on pense, on critique publiquement pas en cachette.

– C'est ça, comme chez Mao et ensuite on te fait mystérieusement disparaître, rétorque Claude.

– Que dis-tu camarade ? l'interpelle le conférencier.

– Rien qui t'intéresse. Je quitte les lieux, salut !

– Tu es une réactionnaire, tu es contre la révolution ?

– Je suis française d'abord.

– Ah ! Patriote ! La patrie est un mot qu'il faut bannir de ton vocabulaire camarade !

– Tu plaisantes ou quoi ? répond Sacha en se levant. Vous êtes des faiseurs de crottes ! Je vous salue moi aussi. Vous êtes contre le culte de la personnalité et vous êtes les premiers à le pratiquer.

Là-dessus, nos amis disparaissent de l'amphi.

En ville, la situation se dégrade de plus en plus. Début Mai, la grève des Universités entraîne avec elle

la grève de l'enseignement en sa totalité, la grève des éboueurs, la grève des bus, la grève des cheminots etc. Tout notre pays entre en grève. Des farandoles de lycéens pénètrent dans les monoprix en arrosant le magasin de talc, des agitateurs dressent des barricades en dépavant les rues, brûlant les voitures. La police et les pompiers doivent intervenir dans tous les coins de la ville. La pelouse de l'Université se transforme en baisodrome, les occupants s'adonnent à la drogue pour la première fois, et lisent le Petit livre rouge de Mao. Certains professeurs ayant laissé leur voiture chez eux, arrivent à bicyclette vêtus de polos et de jeans, chevelus et barbus. Ils placent des haut-parleurs, montent des estrades dans la cour. Lorsque les étudiants authentiques veulent entrer dans la Fac pour assister aux « réunions », ils sont reçus par des jeunes, non étudiants, certains venant de l'institut des jeunes délinquants, armés de couvercles de poubelles en guise de boucliers. Le drapeau français a été retiré de la façade de la Faculté et un matin on voit, hissé à sa place, un drapeau rouge avec la faucille et le marteau, un autre matin un drapeau rouge et noir. Enfin, les Toulousains prennent tous un bain de fantaisie, de contradictions, d'anarchie, d'odeurs nauséabondes, les ordures s'amoncelant maintenant jusqu'au premier étage des immeubles attirant les rats des égouts, mais par-dessus tout, ils trempent tous dans un bain de violence.

Ce soir Martin, Sacha, Lionel, Claude, Elodie et Sylvie, décident d'assister par curiosité à une de ces réunions. Ils sont accueillis par les gardes aux couvercles de poubelles.

Ils s'installent sur les gradins du grand amphi. Il y a foule ! Prenant à tour de rôle la parole, les uns se disent Mitterrandistes, les autres Rocardiens, certains sont Maoïstes, d'autres encore Marxistes. Les six amis observent la composition de l'assistance.

– Hé ! Regardez, dit Martin, il me semble qu'il y a de nombreux commerçants de la rue Saint-Omer !

– Ben oui, reprend Sylvie, mais qu'est-ce qu'ils foutent ici ?

– Ecoutons et nous comprendrons peut-être, ajoute Lionel. En voici un qui depuis un moment veut parler...

Effectivement, un des « organisateurs » l'interpelle :

– Vas-y camarade, dis ce que tu veux exprimer depuis un moment déjà !

– Il nous faut monter jusqu'à Paris, à l'Elysée, chasser le Président de la République !

– Oui, reprend un autre, et nous allons pendre toutes les sœurs et tous les curés.

– Mais, c'est le marchand de journaux ambulant, l'ivrogne de la ville ! souligne Claude.

– Où sommes-nous ? s'indigne Elodie, je ne reste pas une minute de plus dans ce sac de crabes !

– Tu as raison. Partons.

Ils se lèvent pour sortir.

– Pourquoi partez-vous ? L'atmosphère ne vous plaît pas ? leur lance un partisan de Dany le Rouge venu de Nanterre.

– Salut ! Nous nous verrons peut-être demain, lui crie Martin.

Une fois dans la rue...

– Tu veux revenir demain dans cette m... ? lui demande Lionel.

– Demain, je veux aller voir ce qui se passe à la Faculté de Droit.

– Bonne idée ! lui dit Elodie. En attendant, allons chez moi, et faisons un bon petit repas.

Et tous partent chez Elodie.

Le lendemain, Martin entre dans la Fac de Lettres et au milieu du tumulte général, traverse la cour, pour se rendre à la Fac de Droit. L'ambiance de la Fac est plus calme que dans la précédente, pourtant il y a autant de monde. Personne ne l'attend à la porte avec des couvercles de poubelles. Une fois dans l'amphi, sans bruit, il s'assied et écoute le conférencier.

– Des agitateurs ont investi les revendications étudiantes et sèment la panique déclare-t-il. Diviser pour mieux régner, voilà leur devise. Ils politisent le mouvement et le généralisent. Ils veulent faire tomber la République française. Ils veulent détruire notre Patrie. Ils piétinent notre drapeau. Nous ne devons pas les laisser faire.

– Mais que proposes-tu, Jacques ?

– L'intervention directe dans la Fac de Lettres.

– Je crois que c’est ce qu’attendent ces provocateurs et nous allons engendrer une guerre civile. Nous ne devons pas être la cause d’un pareil désastre.

– Allons Louis, dans une telle situation nous ne devons pas rester tièdes.

Martin, fatigué d’entendre toujours des propos de violence, quitte les lieux sans encombre.

Il retraverse la cour et là un excité l’arrête.

– D’où viens-tu traître ? De chez les réactionnaires ? Tu es donc contre la révolution ?

– Encore ? Tu as avalé un disque ? Lâche-moi ! Je suis libre que je sache d’aller où je veux ? Non ? Je suis Français et je suis dans mon pays, et dans mon pays, nous sommes encore en liberté. Ce ne sont pas des petits cons, bandits comme toi qui me feront peur. Mes parents étaient des résistants et ils ont toujours aimé, respecté et défendu leur Patrie...

– La Patrie ? Elle n’existe plus la Patrie. Qui dit Patrie, dit Nation, et qui dit Nation dit fascisme.

– Je crois que vous êtes tous fous, lui rétorque Martin. Vous mélangez les événements historiques, vous mettez tout dans la même bouteille, vous agitez très fort et vous attendez que ça explose. Pour vous imposer, vous brandissez à tour de bras, le spectre du fascisme en l’attribuant à l’extrême droite, mais l’extrême gauche dont vous faites partie rejoint l’extrême droite car les extrêmes se rejoignent. Vous êtes des dictateurs vous aussi, des fascistes. Intransigeants, doctrinaires, dogmatiques, antidémocrates,

supprimant tous ceux qui vous résistent vous ne désirez qu'une chose le Pouvoir. Les rétrogrades, c'est vous. Les gens civilisés ne veulent plus de Révolution, vous vous trompez d'époque, nous ne sommes plus sous la Révolution française, dans l'Assemblée de Robespierre et Saint Just...

– Ah ! On se trompe d'époque...

Il l'attrape par les revers du veston, un attroupement se forme autour d'eux. La bagarre est imminente, l'excité le secoue, le menace, est sur le point de le frapper lorsqu'un étudiant jaillit du groupe, se précipite sur l'agresseur de Martin, les sépare en disant :

– Arrête Norbert ! C'est un travailleur ! Il travaille pour se payer les études ! Ce n'est pas un fils à papa, ce n'est pas un bourgeois !

– Oui, mais...

– Il n'y a pas de oui mais ! Arrête je te dis ! Et toi, Martin, vas-t-en !

Martin effectivement s'en va en jurant de ne plus remettre les pieds à la Fac tant que le bon sens ne serait pas revenu. Il a l'impression de remonter cent soixante dix-neuf ans en arrière, au milieu des altercations entre Montagnards, Girondins, Hébertistes etc. Ce jour-là sans plus attendre il va s'inscrire à la Société Toulousaine d'Astronomie où il passe la fin de la journée.

Alors qu'il rejoint son studio de la rue de l'Orient, il tombe sur ses cinq amis.

– Salut les copains ! Où allez-vous de ce pas ? leur demande-t-il.

– Nous venons de chez toi. Mais porte de bois ! Et toi ? D'où viens-tu ? l'interroge Sylvie.

– Du laboratoire d'Astronomie.

– Du laboratoire d'Astronomie ? En quel honneur ?

– En l'honneur de la logique, de l'intelligence, du calme et du bon sens.

– Toi, tu es allé à la Fac ? lui dit Lionel.

– Oui.

– Et tu es dégoûté, ajoute Sacha.

– Oui. Écœuré serait mieux dire. Vous venez ? Nous allons boire un jus d'ananas.

En chemin, il leur relate les événements qu'il a vécus.

Parvenus rue de l'Orient, ils entrent dans un studio coquet et bien agencé, où Martin les reçoit cordialement. A son invitation, ils s'installent sur le clic-clac. Martin leur sert des verres d'ananas bien frais.

– Alors qu'as-tu fait au labo ? lui demande Lionel.

– J'ai eu la chance de pouvoir regarder dans la lunette, leur raconte leur hôte. J'ai vu Jupiter, et quelque chose d'extraordinaire.

– Quoi donc ? lui demandent les étudiants piqués par la curiosité.

– Un astéroïde qui se dirige sur notre terre. Les astronomes m'ont expliqué que si rien ne le dévie de sa route, il s'écrasera sur nous.

– Sur Toulouse ? dit Claude inquiète.

– Mais non, pas forcément. Ils ne peuvent encore rien dire. Mais la puissance de l'impact sera telle, qu'elle équivaldra à l'explosion de sept bombes à hydrogène. Voyez les dégâts !

– On peut mesurer la relativité des événements. Tandis que ces imbéciles dans la violence veulent changer la face politique du monde, les forces de la nature, en silence préparent la destruction d'une partie de notre planète, philosophe Sacha.

– Très juste. Pouvons-nous, nous aussi aller nous inscrire au laboratoire d'Astronomie comme toi ? demande Elodie.

– Bien sûr ! Sans problème. Si nous faisons une partie de scrabble ? propose Martin.

– O. K. ! Bonne idée ! s'exclament les cinq autres.

La soirée s'achève dans la plus grande amitié et complicité.